

Exil intérieur

La Science des rêves de Michel Gondry

Marie-Hélène Mello

Volume 24, Number 4, Fall 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33581ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mello, M.-H. (2006). Review of [Exil intérieur / *La Science des rêves* de Michel Gondry]. *Ciné-Bulles*, 24(4), 20–21.

Exil intérieur

MARIE-HÉLÈNE MELLO

La Science des rêves est la dernière créature étrange issue de l'imaginaire de Michel Gondry, cinéaste français à qui l'on doit *Human Nature* et *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*. Dans cette première fiction réalisée et écrite sans la collaboration du scénariste Charlie Kaufman (*Confessions of a Dangerous Mind*, *Adaptation*, *Being John Malkovich*), Gondry laisse libre cours à ses délires visuels et à la magie tout en franchissant avec habileté plusieurs barrières comme la langue, la représentation cinématographique du temps, les frontières conventionnelles entre rêve et réalité, entre séquences d'animation et prises de vues réelles. L'œuvre, partiellement autobiographique, recycle des images tirées des rêves d'enfant du cinéaste et adopte l'immeuble parisien qu'il a véritablement habité. Hybride, la nouvelle bestiole de Gondry est à la fois conte romantique, voyage onirique et comédie bricolage. Une hallucination qui désigne le cinéma en tant que machine à rêver, plaisir garanti.

Si elle flirte avec l'artisanat, le carton-pâte et les objets insolites, l'exploration formelle du cinéaste débouche cependant sur une œuvre soignée et polie, dont l'esthétique envoûte plus qu'elle ne dérange, pourvu qu'on accepte de s'y laisser guider. *La Science des rêves* est un film léché, d'une grande maîtrise de l'artifice et du trucage déjà esquissée dans les nombreux vidéoclips réalisés par Gondry (notamment pour Björk, Daft Punk, Chemical Brothers et Massive Attack). On y bricole avec l'image et le son, bien sûr, mais aussi avec la langue et la logique. Trilingue, l'œuvre multiplie les non-sens, les expressions prises au pied de la lettre et les allusions aux processus du rêve, du souvenir et de la pensée.



L'inventif Stéphane, interprété par Gael García Bernal (*Amores perros*, *The Motorcycle Diaries*), débarque à Paris à la suite du décès de son père afin d'occuper un poste « créatif » en graphisme promis par sa mère. Issu de l'union d'un Mexicain et d'une Française, l'excentrique jeune homme au français très approximatif s'exprime en anglais et rêve souvent en espagnol. À l'image d'un Gondry-Méliès, il construit un monde fantastique dans son appartement. À cet égard, les scènes *Stéphane TV*, où le protagoniste « anime » diverses émissions loufoques depuis un studio improvisé (en carton), constituent un exemple magnifique des dérives qui surviennent à maintes reprises dans *La Science des rêves*. À la fois animateur, spectateur et protagoniste de sa propre vie, Stéphane se trouve au seuil de plusieurs dimensions et c'est un plaisir de voyager dans son univers, qu'il qualifie de « schizométrique ».

Certes, le film laisse planer des doutes quant aux événements qui conduisent Stéphane à confondre rêve et réalité. Bien que sa mère (Miou-Miou) raconte qu'il est ainsi depuis l'enfance, on apprend rapidement que c'est le deuil de son père qui bouleverse profondément Stéphane. La déception liée à son emploi, tout sauf créatif, ne fait qu'amplifier le phénomène.

Et, comme dans *Eternal Sunshine...*, c'est la timidité qui fait en sorte qu'il a du mal à approcher Stéphanie (Charlotte Gainsbourg), voisine de palier et jeune bricoleuse tout aussi étrange que lui. Gondry orchestre ici une nouvelle rencontre d'acteurs inattendue : le tandem Bernal/Gainsbourg, aussi décalé que rafraîchissant, évoque le duo efficace que formaient Jim Carrey et Kate Winslet. L'histoire d'amour naissante permet aux délires de Stéphane de prendre leur envol, dans l'espoir de rencontrer ceux de Stéphanie. Dès lors, les fantasmes ou angoisses du protagoniste prennent littéralement vie, plus souvent sous forme d'objets qui s'animent, de corps déformés ou d'animaux bizarres. Mais les songes enfantins de Stéphane et le traitement réservé à la sexualité dans le film, ponctués de gags freudiens, traduisent surtout une grande difficulté à accéder au monde adulte.

La Science des rêves réussit à entraîner le spectateur dans une suite de rêves, sans toutefois l'égarer complètement. Bien qu'il soit parfois difficile de déterminer si certaines scènes se déroulent dans les rêves de Stéphane, dans sa « réalité rêvée » ou simplement dans ce que Gondry nous propose comme étant le « réel du film », l'intrigue n'est pas forcément complexe à suivre. À l'instar d'*Eternal Sunshine...*, la linéarité du récit est rompue parce que nous accédons aux images qui naissent dans l'esprit du personnage. Ici, le cinéma ne fait pas qu'évoquer le souvenir et le rêve : il permet d'y plonger, à l'aide de décors savamment conçus, de séquences animées et de nombreux trompe-l'œil qu'affectionne Gondry. Plutôt que d'employer le retour en arrière, le cinéaste exploite l'interpénétration du passé et du



Charlotte Gainsbourg et Gael García Bernal dans *La Science des rêves*

présent par le biais du rêve. Mais, alors que Joël explorait à rebours des moments en déconstruction de sa vie partagée avec Clementine dans *Eternal Sunshine...*, Stéphane se « bricole » diverses rencontres potentielles avec Stéphanie dans *La Science des rêves*. Et comme le veut la logique du rêve, une image en convoque chaque fois plusieurs autres. Les éléments visuels sont en constante métamorphose ou déformation; qu'il s'agisse du petit cheval en tissu qui devient véritable monture, de l'eau qui s'avère du papier cellophane ou des mains géantes de Stéphanie (celles qu'on retrouve dans le vidéoclip *Everlong* du groupe Foo Fighters, réalisé par Gondry). Même lorsqu'elles traduisent l'angoisse, la solitude ou la perte, ces prouesses visuelles sont d'une grande beauté et dotées d'une étonnante force poétique.

Le laboratoire de Gondry regorge d'expériences visuelles fascinantes, et l'émerveillement que procure *La Science des rêves* est davantage lié à l'esthétique du film qu'à une intrigue poignante ou à un tour de force scénaristique (comme c'était

le cas d'*Eternal Sunshine...*). L'œuvre contient toutefois plusieurs gags délicieux, sans qu'on y retrouve le cynisme du précédent film du cinéaste. La dérision — qui n'épargne presque rien, à commencer par les relations hommes-femmes ou le travail — est principalement véhiculée par le personnage de Guy, collègue de Stéphane, agréablement interprété par Alain Chabat. Sa présence salvatrice se répercute dans les rêves du jeune homme et ajoute au côté ludique du film.

La maladresse de Stéphane, maintes fois démontrée, est aussi une source d'humour non négligeable. Mais le jeune homme en quête de la « recette » du rêve est loin d'être unidimensionnel. Les quelques scènes où l'on découvre le côté plus obscur du personnage interprété par Bernal, tourmenté, jaloux ou tout simplement souffrant, ajoutent beaucoup de profondeur. Stéphane n'est pas qu'un hurluberlu comique : il est aussi l'anti-héros d'une tragédie amoureuse, celle de ne pas s'aimer au même moment, et il subit un échec personnel, la perte du

contrôle de sa vie. Le plaisir esthétique et humoristique que procure le film ne parvient pas à masquer tout à fait l'aspect pessimiste de la fable.

La Science des rêves a ceci de particulier qu'il donne l'impression que, pour Gondry, le cinéma est à la fois un instrument qu'il maîtrise avec la précision d'un virtuose et un jouet puéril avec lequel il s'amuse. Il en résulte que rien n'est impossible. « Jouer le jeu », c'est à la fois rire et explorer des paysages intérieurs aussi complexes qu'in-vraisemblables. ■

La Science des rêves

35 mm / coul. / 105 min / 2005 / fict. / France-Royaume-Uni

Réal. et scén. : Michel Gondry
Image : Jean-Louis Bompont
Mus. : Jean-Michel Bernard
Mont. : Juliette Welfling
Prod. : Georges Bermann et Frédéric Junqua
Dist. : Les Films Séville
Int. : Gael García Bernal, Charlotte Gainsbourg, Alain Chabat, Miou-Miou